

## Le Temps des Chakarunas

---

DR. JACQUES MABIT

Médecin, fondateur du Centre Takiwasi

*Prologue de la deuxième édition du livre « Naturaleza Silvestre. Ceremonias de un chamán amazónico » par Ana María Pérez (2008).*

Les prophéties du monde andin annonçaient pour notre temps l'apparition d'hommes-ponts appelés *chakarunas*, des personnes ayant vocation à établir des liens entre différents « mondes » : monde matériel contre monde spirituel, mondes culturels différents, monde phénoménologique contre monde archétypal (*numen*), etc. Dans un contexte de mondialisation planétaire où les frontières ont tendance à s'estomper, il est surprenant de constater que l'universalité atteint les parties les plus reculées de notre humanité, y compris les espaces de guérison et d'arts spirituels des groupes ethniques éloignés. L'Amazonie péruvienne fait partie de ces espaces qui s'ouvrent aux explorations des Occidentaux venus dernièrement envahir les villes et villages amazoniens en été, par vagues de « touristes spirituels », créant le phénomène que l'on a appelé le « tourisme chamanique ». En eux, nous trouvons plusieurs motivations, de la guérison physique à la recherche d'une expérience mystique, de la curiosité pour l'exotisme à l'ajout d'une expérience psychédélique de plus à leur liste de prise de drogue.

Les hommes-ponts viennent de côtés opposés, du monde occidental comme du monde indigène : le pont peut être traversé dans les deux sens. Dans ce livre particulier, nous avons un exemple parfait de cette nouvelle dynamique. Don Alejandro s'exprime à travers ses arts de guérison, ses chants ou *ikaros*, ses pratiques thérapeutiques, ouvrant ses portes aux non-autochtones. Ana María Pérez s'exprime à travers ses compétences en tant que communicatrice sociale qui sait traduire l'expérience du premier dans l'écriture de style occidental et est capable d'écouter les anciennes voix du monde indigène. Don Alejandro est un analphabète en ce qui concerne le langage rationnel, linéaire et catégorisant, là où Ana María est une experte. À son tour, elle est à l'école de l'expertise de Don Alejandro dans le langage métaphorique, analogique, transrationnel qu'il a hérité de ses ancêtres. Elle organise un voyage en Italie et il la guide dans un voyage vers le monde invisible.

Où se déroule la rencontre entre ces deux personnes, qui symbolise une réparation de la rencontre ratée entre Européens et peuples autochtones d'il y a cinq siècles ? Au milieu du pont.

Et la première image de ce pont me semble être celle du cœur, le lieu où deux êtres humains peuvent non seulement tolérer leurs différences, mais aussi les apprécier et même les aimer. Le cœur situé entre les forces instinctives du « ventre » et les pouvoirs rationnels de la « tête ».

Dans cet espace transculturel, des archétypes communs à toute l'humanité peuvent émerger, exprimant ces éléments fixes qui constituent la richesse de la race humaine. Au-delà de la coloration culturelle de leur expression, les symboles (*sinbolein* : jeter ensemble, rassembler les sens) représentent le langage universel. La figuration symbolique exprime des vérités valables du niveau le plus physique au niveau le plus spirituel. Le soleil est à la fois l'étoile qui illumine et donne de la chaleur, ainsi que la manifestation de la lumière spirituelle qui illumine l'esprit et l'âme humains et réchauffe le cœur. Il nous permet de nous orienter (depuis l'Orient où il est né) dans cette réalité matérielle comme Dieu nous guide dans la dimension du monde invisible. Sans l'étoile qui guide, notre vie devient un désordre possible, un chaos confus.

La cohérence symbolique du pont se manifeste de multiples manières et dans toutes les instances de la vie. Ce n'est pas par hasard si l'anatomie désigne le pont limbique comme la structure cérébrale qui relie les deux hémisphères du cerveau. L'hémisphère droit assume les fonctions dites « mélodiques » d'intuition, d'émotion, de

perception globalisante de l'environnement. Don Alejandro, en raison de sa culture et de sa formation de maître guérisseur, a développé ces fonctions d'une manière particulière. Ana María Pérez, de par sa culture et sa formation académique, a surtout exercé l'hémisphère gauche, qui est le porteur des fonctions dites « épicrotiques », celles du raisonnement, de la systématisation, de la logique linéaire. Et les deux hémisphères doivent collaborer de manière cohérente pour que l'être humain puisse exercer efficacement les fonctions de base de la mémoire (*mnesis*), de la connaissance (*gnose*) et de l'action adéquate avec la réalité (*praxis*). En cette ère difficile pour la survie de l'humanité, un défi qui affecte à la fois les peuples autochtones et la société occidentale, les deux parties de l'humanité, avec leurs trésors et leurs capacités respectifs, sont obligées de s'unir, de se connaître, de s'éduquer mutuellement. La rencontre de Don Alejandro et Ana María préfigure cette compagnie indispensable et nécessaire, condition du salut de l'humanité, qui doit aller jusqu'à la reconnaissance d'une fraternité authentique.

Est-ce par pur hasard que ce *corpus callosum* ou pont limbique est indispensable pour déterminer « l'humeur » d'un sujet, son état d'esprit ? Cette formation anatomique est située à la base du cerveau ou de l'ancien cerveau, également appelé paléo-cerveau ou archéo-cerveau. On l'appelle aussi le cerveau reptilien car il assume les fonctions de survie les plus primitives qui correspondent à l'état reptilien dans l'échelle évolutive. Est-ce aussi une simple coïncidence que l'esprit de l'Ayahuasca soit visualisé comme un serpent même par des gens totalement inconscients de l'environnement amazonien et ignorants de sa cosmogonie ? La glande pinéale qui produit des substances comme la DMT (diméthyl-tryptamine) se situe dans cette même zone cérébrale, qui génère des effets visionnaires et dont la sécrétion est exacerbée dans les situations de survie (chocs émotionnels forts, expériences de mort imminente, états mystiques, etc.). Est-ce une coïncidence que l'un des composants essentiels de la concoction d'Ayahuasca soit précisément le DMT ? Tant de coïncidences ? En fait, cela correspond parfaitement.

Au fur et à mesure que les connaissances scientifiques progressent, il peut être vérifié ce que les maîtres guérisseurs amazoniens affirment depuis des siècles, voire des millénaires (il existe des preuves de trois mille ans de consommation d'Ayahuasca en Amazonie). Quand j'ai étudié la médecine dans les années soixante-dix, on nous a dit que la glande pinéale était inutile, qu'elle n'était qu'un vestige archéologique de l'évolution... Nous venons d'apprendre la pharmacologie très sophistiquée des principes actifs de l'Ayahuasca où se combinent les alcaloïdes triptaminiques avec d'autres  $\beta$ -carboline pour produire des effets visionnaires et purgatifs. Cette connaissance d'un haut degré scientifique a été attestée par la subjectivité de l'hémisphère droit des ancêtres de Don Alejandro. Les  $\beta$ -carboline agissent comme des inhibiteurs d'une enzyme digestive (MAO : monoamine oxydase) : la psychiatrie contemporaine a commencé à utiliser ce type de substances (MAOI) comme antidépresseurs, il y a seulement quelques décennies, confirmant les indications psychothérapeutiques de l'Ayahuasca fournies par les praticiens traditionnels indiens. La présence naturelle des principes actifs (et similaires) des composants de l'Ayahuasca dans les fluides corporels a été récemment démontrée, à tel point qu'elle a été appelée « endo-ayahuasca ». Par conséquent, la consommation d'Ayahuasca reproduit les mécanismes physiologiques naturels, en les exacerbant, et ne représente aucune agression de l'organisme humain par des substances étrangères à son métabolisme.

Dans la pratique de guérison, la porte est ouverte entre les deux mondes, celui de la manifestation concrète et directement perceptible de la réalité ordinaire, et le monde habituellement invisible qui nécessite l'accès à des états modifiés de conscience ordinaire pour être perçu. Le maître *ayahuasquero* exerce à nouveau sa fonction « pontificale » (de pont) entre les deux mondes en les mettant sous forme rituelle. Le rituel établit un système de confinement et d'intégration symbolique des expériences vécues sous les effets de l'Ayahuasca. C'est une véritable « technologie du sacré », une liturgie extrêmement rigoureuse qui assure aux participants l'entrée en toute sécurité dans cet « autre monde » tel que désigné par certains anthropologues, et puis que le retour de cette exploration soit fait en toute sécurité vers « ce monde-ci ».

Dans sa recherche désespérée de réponses à son inquiétude existentielle, le sujet occidental plongé dans une société désacralisée, a pris le risque de se trouver le chemin de cette autre dimension. En profanant les plantes sacrées de

diverses cultures, selon son schéma consumériste et immédiat, il a osé entrer dans ce monde archétypal (numineux selon la proposition de C.G. Jung) sans guide, sans protection, sans signes pour aider à son retour. Il a oublié les leçons du Petit Poucet qui savait comment marquer le chemin du retour. En s'exonérant des règles rituelles, il a transgressé les lois universelles. Il entreprit une recherche erratique et imprudente semblable à la fuite d'Icare, voulant s'approprier la vérité, la sagesse, la connaissance, sans apprendre le chemin, sans intention claire. Et il s'est perdu. Sans soutien, il a explosé. Sans intégration de ce qui a été vécu, il s'est désintégré. Il a confondu l'élargissement de la conscience avec l'inflation de l'ego. La coca a été déformée en cocaïne et pâte basique ou crack ; l'opium a été transformé en héroïne ; le tabac et le cannabis (marijuana) sont directement fumés, sautant ainsi la longue étape de l'ingestion rituelle sous forme solide ou liquide indiquée par les traditions... Ces médecines sacrées dont l'usage a été faussé, sont alors devenues le poison que nous connaissons aujourd'hui. À l'inverse, l'alcool, « l'esprit » dans la ritualité occidentale, est devenu la drogue mortelle du monde indigène qui a été brûlée avec cet *aguardiente* (eau brûlante).

Il convient ici de rappeler quelques vérités élémentaires à ce sujet :

- La toxicomanie en tant que phénomène massif est typiquement occidentale et, avant l'arrivée des Européens dans le Nouveau Monde, elle était inconnue par les peuples indigènes des Amériques malgré leur utilisation millénaire de plantes psychoactives ou de substances animales ;
- Les plantes sacrées contiennent des substances visionnaires mal nommées « hallucinogènes » car elles n'offrent pas de fausses perceptions de la réalité mais plutôt des visualisations symboliques (comme dans les rêves) qui décrivent des problèmes psycho-affectifs et doivent être déchiffrées ;
- Les substances dans leur usage visionnaire ne produisent jamais de dépendance ou addiction (par exemple, le jus de tabac est visionnaire et aucune dépendance n'est signalée) ;
- Le phénomène de l'addiction condense toutes les contradictions du monde occidental et donc le toxicomane n'est que l'expression visible de la pathologie de toute une société, son prototype. Une manière de guérir les toxicomanes indiquerait alors une voie possible de guérison de pathologies courantes de toute la société occidentale.

L'approche du sacré implique une symbolisation qui donne cohérence et sécurité à cette entreprise. Son contraire est la consommation irréfléchie (littéralement « insensée »), où le corps, l'esprit et l'âme sont dissociés. Devant le « symbole » (*sin-bolein*) se tient le « diable » (*diabolein* : séparation, dissociation des sens). La dimension de « l'ombre » entoure toute exploration du monde invisible, de l'obscurité de l'inconscient personnel ou collectif, à la manifestation d'entités diaboliques ou de démons universellement détectés par toutes les traditions, y compris celle de l'Occident.

Cela nous ouvre également les yeux sur une idéalisation de l'indigène qui essaie de compenser à plusieurs reprises le complexe de culpabilité occidental et répond au mythe du « bon sauvage ». Don Alejandro s'éloigne des courants néo-chamaniques où des guérisseurs indigènes ou non indigènes inexpérimentés improvisent, se disent « maîtres » et, surfant sur les vagues du « New Age », tentent de se situer sur le marché spirituel lucratif où ils se fascinent par les mirages de leur pseudo-pouvoir.

Pour toutes ces raisons, l'Ayahuasca, lorsqu'elle est utilisée correctement, peut être une réponse adéquate aux problèmes de dépendance. Don Alejandro nous a rendu visite au Centre Takiwasi, à Tarapoto (Pérou), où nous essayons progressivement de développer un protocole thérapeutique pour les toxicomanes. Il appartient au « collègue » des maîtres guérisseurs qui ont transmis leur sagesse et leur expérience dans la bonne gestion des états de conscience pour la connaissance de soi et la guérison à nos médecins et psychologues. Face à la fascination occidentale pour les « visions », il nous rappelle qu'il s'agit avant tout de purification, que l'Ayahuasca ne va pas sans un complexe d'autres plantes et techniques purgatives.

En écho à des mystiques chrétiens comme Saint Jean de la Croix, il rappelle que la voie illuminative est précédée par la voie purgative. Dans ses rituels, Don Alejandro convoque les forces curatives des plantes et d'autres forces de la nature (les « petits médecins » comme il les appelle), mais sans jamais cesser d'invoquer constamment le Père éternel comme entité suprême et gouvernante de son humble intervention.

Au-delà de la solidarité et de l'empathie entre les peuples indigènes, les métis, les occidentaux et tout être humain vivant sous le soleil, pour être authentique et ne pas rester que de belles paroles, la fraternité indiquée par l'homme-pont *chakaruna* nécessite qu'on se reconnaisse comme les enfants du même Père, en acceptant notre affiliation au même Créateur.

Nous remercions enfin Don Alejandro et Ana María Pérez de nous avoir donné une leçon sur la fraternité authentique et d'avoir aidé à marquer d'une pierre blanche le chemin du retour à la maison commune de la race humaine.